

Ivo van Hove, autant en emporte le temps

Le metteur en scène néerlandais adapte avec élégance un drame psychologique contaminé de secrets de famille de Louis Couperus, auteur méconnu en France, qui se déroule sur plusieurs générations. Une beauté classique qui peut laisser de marbre.



Serge Tisseron, grand psychanalyste aux talents de conteur, a des mots éloquentes pour parler des fantômes qui reviennent hanter. D'un secret de famille, il dit qu'il «*ricoché*» de génération en génération, qu'il «*suinte*» par les embrasures des portes de la maison sans apparaître jamais tout à fait aux héritiers. Ainsi, sans même le savoir, cette jeune femme de 2018 se sentirait-elle dégoûtée par la nourriture à cause de l'inceste subie par sa grand-mère et caché depuis le début des années 1930. Ainsi, sur un plateau en plein air à Avignon, Lot et Elly ne parviennent pas à bien s'aimer, sans doute en raison, comprend-on très vite (bien trop vite), de la «*Chose*», ce meurtre du grand-père par la grand-mère et l'amant de celle-ci, voici soixante ans, et qui fait peu à peu tomber le couperet : «*Il n'y a pas d'amour heureux dans la famille.*»

A notre connaissance, Serge Tisseron n'était pas dans les gradins avignonnais pour vérifier à quel point cette pièce intitulée *De Dingen die Voorbijgaan - les choses qui passent* dramatise,

par anticipation, ses propres essais à des décennies d'écart. Mais peut-être était-il jusqu'à présent le seul en France à connaître l'existence de l'auteur néerlandais qu'est Louis Couperus (1863-1923) ? Le metteur en scène Ivo van Hove tente ici de le réhabiliter dans cette nouvelle production qui fait suite, à Avignon, aux *Damnés*, présenté en 2016 avec les acteurs de la Comédie française, une grosse berline théâtrale devant laquelle, à *Libération*, nous avons déjà un peu soupiré.

Poison tchekhovien

De retour avec le rutilant Toneelgroep d'Amsterdam (groupe d'acteurs exceptionnels avec lequel Julien Gosselin va travailler, vient-on d'apprendre), le voici donc débarquer avec *De Dingen*, drame psychanalytique publié en 1906 qui concentre tout le folklore mélancolique de l'époque : spleen fin de siècle, poison tchekhovien de se sentir né soit en avance, soit déjà trop tard... «*Dans notre famille, on ne vit pas, on a vécu.*» La phrase résonne comme une sentence. Et c'est sans doute cette dimension de «vie non vécue» qui intéresse davantage Ivo van Hove que la révélation du secret familial en lui-même. Elle l'invite à se focaliser sur l'écoulement venimeux des ans. A souligner à quel point tous les personnages engoncés dans la société orthodoxale de La Haye assèment l'âge des autres comme une litanie : Lot, déjà 38 ans, Lietje, déjà 60 ans alors que c'est une femme «*faite pour l'amour*», la grand-mère Ottilie, 97 ans, dont soixante à porter «*le châtiment de ne pas avoir été châtiée*», etc. Le venin familial semble avoir déformé les temporalités. Elles durent trop longtemps ou pas assez. Certainement, beaucoup ici sont «*de ces gens qui ne devraient pas devenir vieux*». Et s'il est un vrai sujet de tragédie dans *De Dingen*, c'est bien la tragédie de ne jamais être en phase avec son âge, coincé dans la mauvaise temporalité, celle du traumatisme par exemple pour l'oncle – qui, enfant, compris qu'un crime eut lieu mais le tut. Etre en état de stagnation, comme une eau morte, coincé dans une impuissance à saisir le moment, handicap présenté par Couperus comme une «*morbidité du Nord*».

Poupées évidées

Il y a un didactisme dans ce texte, auquel Ivo van Hove ne peut rien – en dehors du fait de l'avoir choisi pour tourner dans le monde entier. Mais sur le terrain évoqué plus haut, celui donc de la plasticité des durées, il a joliment composé. En concevant d'abord une sorte de salle de bal aux allures de purgatoire, des limbes dans lesquelles certains se débattent encore, comme la jeune Elly, tandis que tout, autour, s'affaisse (les corps, le désir, les espoirs). Aussi, la collaboration avec le chorégraphe Koen Augustijnen n'est visiblement pas pour rien dans ce qui brille dans cette composition. Si l'on considère en tout cas la place que prennent les déplacements appesantis des corps, lourds dans leurs costumes – des costumes d'époque certes, mais en monochrome noir irréel sur fond blanc. Tous ces vieux décrépits ne sont déjà plus des personnages, mais plutôt des idées, en tout cas des figures, poupées évidées et contrites naviguant dans une autre dimension du temps. La grand-mère Ottilie plus que les autres, vieille criminelle comme empaillée en bord de plateau, vidée de son sang dans un statisme grimaçant. Elle est inoubliable dans cette mise en scène en forme de vanité qui, comme toujours chez Ivo van Hove, ne ménage pas ses effets scénographiques ni les prouesses du jeu d'acteurs.

Voilà pour quelques détails. Pour le reste, disons le sentiment général, prenons l'image de l'horloge suisse, puisque la scénographie de *De Dingen* y invite, avec ce grand tic-tac musical posé au centre du plateau. On note donc un virage formel et chorégraphique chez Ivo van Hove. Mais il ne suffit pas à atténuer l'impression que l'on traverse *De Dingen* comme on parcourerait un musée international d'horlogerie. En restant bien derrière les vitrines et sans trop oser toucher, avec un mélange de lassitude coupable et d'admiration devant le savoir-faire artisanal hérité de tant d'années, la reluisante mécanique, la façon dont les pièces s'emboîtent en toute majesté pour capter, décompter, maîtriser le passage du temps. Ce nouveau bijou du fabricant néerlandais à Avignon fait un peu l'effet d'une montre Omega, moderne, sportive, élégante. L'accueillir un peu froidement, ce serait presque faire la moue devant une luxueuse joaillerie. Reste qu'on a ici quelquefois regardé la montre, cette fois celle en toc, à notre poignet. C'est qu'on a finalement ressenti devant tant de beauté académique ce qu'éprouve à peu près le personnage de Lot devant sa femme Elly : il en admire l'intelligence mais constate, un peu navré, un déficit de passion.

De Dingen die Voorbijgaan. Les choses qui passent de Louis Couperus, ms Ivo van Hove avec le Toneelgroep d'Amsterdam, jusqu'au 21 juillet dans la cour du lycée Saint-Joseph.

Libération, Ève Beauvallet, 16 juillet 2018